



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

25 mai 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

25 mai 1907.

L'Homme-qui-lit et le Grincheux se sont, pour la première fois, l'autre jour, rencontrés chez moi. Ils ne se connaissaient pas. Je les ai présentés l'un à l'autre.

L'HOMME-QUI-LIT. — Enchanté, monsieur. Comment allez-vous ?

LE GRINCHEUX. — Comme d'habitude, monsieur. Mal. Et vous ?

L'HOMME-QUI-LIT. — Bien.

LE GRINCHEUX. — Compliments. Pourvu que ça dure !

L'HOMME-QUI-LIT. — Vous paraissez nerveux ?

LE GRINCHEUX. — Non. Je suis seulement un peu rebroussé par tout ce que je vois et entends. J'éprouve avec une vivacité extrême.

L'HOMME-QUI-LIT. — Vous devez être très heureux ?

LE GRINCHEUX. — Nullement. Je passe ma vie à souffrir.

L'HOMME-QUI-LIT. — Comme je vous plains !

LE GRINCHEUX. — Encore une chose qui me blesse. Je déteste qu'on me plaigne.

L'HOMME-QUI-LIT. — Je ne vous plains donc pas. C'est bien fait. Attrape, attrape ! Vous n'avez que ce que vous méritez !

LE GRINCHEUX, *sec.* — Il suffit. Ainsi, entre autres sujets d'irritation, j'ai ouï un de ces derniers soirs, à l'Opéra-Comique, une œuvre qui m'a rendu malade.

L'HOMME-QUI-LIT. — Pas de talent ?

LE GRINCHEUX. — Trop ! On en était inondé. Cela péchait par un manque d'ignorance outrageant. Nous guettions à toute minute avec ardeur des fautes qui n'étaient jamais commises.

L'HOMME-QUI-LIT. — Enfin ce fut mauvais ?

LE GRINCHEUX. — Oh non ! Malheureusement ! Mais ce fut pire, agressif. Les auteurs savaient tout, tout et en surabusaient. Pas une note qui n'eût sa philosophie ! La partition témoignait d'une science d'orchestre hébraïque, incommensurable, et le livret nous accablait de symboles. Autour de moi ce n'était que râles d'ivresse, prunelles chavirées dans le blanc. — « Quelle musicalité ! s'écriait-on. C'est trop beau. On en a l'âme démolie ! » Je regardais exulter la phalange des esthètes en sueur et pâlir de béatitude la secte des avancés. On les reconnaît à ceci que les hommes ont les cheveux longs et que

les femmes les ont courts. Sans le vêtement qui nous avertit, on se tromperait. C'est comme des Botticelli du Moulin de la Galette. Ils étaient éperdus et faisaient relever le rideau six fois à chaque fin d'acte avec des cris de Sioux. J'avais bonne envie, moi, de monter sur mon fauteuil et d'entonner : *Une fièvre brûlante*, ou même *Cadet-Roussel a trois cheveux*.

L'HOMME-QUI-LIT. — Il fallait le faire. Vous auriez détourné tout le succès et aujourd'hui vous seriez célèbre. Est-ce que vous chantez bien ?

LE GRINCHEUX. — Très faux. Mais je ne m'en aperçois pas. Je m'entends juste. Enfin, malgré tout, j'ai passé une soirée intéressante et que je ne regrette pas, parce que dans les moments où le bruit scientifique devenait trop difficile pour moi, j'avais la ressource d'admirer les décors de rêve, les prises d'eau de diamants et de rubis, la mise en scène toujours délicieuse et claire de Carré et les bras parfaitement compréhensibles de la première chanteuse. Enfin, n'en parlons plus. Une autre chose qui, chaque année, me met la bile en route, c'est l'exposition canine, tenez ?

L'HOMME-QUI-LIT. — Vous n'aimez pas les chiens ? Oh ! que je comprends cela !

LE GRINCHEUX. — Halte ! Vous êtes sur une mauvaise piste ! Je les adore. C'est pourquoi je n'ai jamais voulu en avoir, parce que j'aurais trop de chagrin si je les perdais. Plus que pour des personnes.

L'HOMME-QUI-LIT. — Alors ? Je ne saisis pas !

LE GRINCHEUX. — Si. Je me tourmente de voir ces pauvres bêtes enfermées, dépaysées, arrachées à leurs habitudes, ahuries par tout ce monde et n'ayant même plus la force d'aboyer, laissant pendre une langue inerte et découragée de lécher. Leurs yeux sont injectés de sang et ils ont le nez bouillant comme la truffe servie sous la serviette. La plupart des gens qui, par mode ou snobisme, viennent les examiner, leur dire mille sottises et leur parler petit-nègre ne s'y entendent pas plus en chien que moi en...

L'HOMME-QUI-LIT. — ... Musique ?

LE GRINCHEUX. — Si vous voulez ! Et, pardessus le marché, il y a les odieux sonneurs de trompe qui vous gaillonnent leurs tontaine tonton de cuivre sans la moindre réserve. J'aime beaucoup la trompe, au fond des bois, comme M. de Vigny. C'est une musique pulmonaire qui ne me fatigue pas le cerveau. Mais concevez-vous rien de plus ridicule et décevant que des lanciers, des bat-l'eau, des hallalis exécutés à froid, sous un kiosque, sans meute lâchée, sans forêt, sans chevaux sauteurs, sans biche ou dix-cors, sans rien... par quatre messieurs en veste et chapeau melon qui ont l'air de fêter la mi-carême chez le marchand de vin ? Et puis je suis ennuyé en troisième lieu parce que ma vue baisse. Elle détale. Mon oculiste m'a prescrit formellement de recourir au lorgnon et aux lunettes. J'ai donc été chez « l'optimiste »,

comme je disais quand j'étais petit, et je me suis acquis là une paire de lunettes et un binocle... mais le vieux système, ainsi que le pratiquaient avec honnêteté feu mes père et grand-père, avec les fines branches de flexible acier qui se recourbent derrière les oreilles, le verre oblong, en amande, accompagnant la forme de l'œil au lieu de ces grotesques lunettes de besicles énormes, toutes rondes, en écaille, à montures de peigne comme il est de mode aujourd'hui et qui vous donnent des airs nécromanciens de chat-huant. Ils appellent ça « le lorgnon à la Chardin ! » Veux-tu bien te cacher ?

L'HOMME-QUI-LIT. — Ah ! ce coup-ci, monsieur, je vois que nous allons être enfin d'accord ! Pour que votre vue ait ainsi périclité, à votre âge, car vous êtes tout jeune encore ? vous n'avez pas plus de cinquante-six ans ?

LE GRINCHEUX. — Quarante-sept ! Merci.

L'HOMME-QUI-LIT. — On n'a que l'âge que l'on a ! — peu importe ! — il faut que vous soyez un fanatique de lecture et que vous ayez surmené ces yeux-là parmi le peuple des livres ?

LE GRINCHEUX. — Moi ? Je ne lis jamais.

L'HOMME-QUI-LIT. — Non ? Vraiment ? Pourquoi ?

LE GRINCHEUX. — Parce que cela m'ennuie.

L'HOMME-QUI-LIT. — Vous lisez bien quelque chose, voyons ?

LE GRINCHEUX. — Rien. A peine le journal.

L'HOMME-QUI-LIT. — Votre courrier ?

LE GRINCHEUX. — Pas toujours. Et je regarde d'abord la signature pour voir si la lettre en vaut la peine.

L'HOMME-QUI-LIT. — Oh ! Mais à quoi donc passez-vous votre temps ?

LE GRINCHEUX. — A grogner. Et vous voyez que je n'ai pas tort, puisque vous qui, je le devine à vos manières, êtes un grand liseur, vous avez conservé vos yeux d'enfant, tandis que moi, qui n'ouvre pas un bouquin, je suis quasi aveugle et sur la pente du caniche ? Comment expliquez-vous cette iniquité ?

L'HOMME-QUI-LIT. — C'est que la lecture conserve au lieu d'abîmer. Lisez, monsieur, lisez.

LE GRINCHEUX. — Soit. Je vais commencer d'abord par me faire lire.

L'HOMME-QUI-LIT. — Oh ! Ce n'est plus la même chose. Moi je n'ai jamais pu. Je m'endors.

LE GRINCHEUX. — Justement. C'est ça qui est bon.

L'HOMME-QUI-LIT. — Et puis on ne goûte la lecture qu'en ayant le livre en main, en tournant soi-même la page. Imaginez que l'on vous contraigne à manger les bras attachés, que vous ne puissiez pas manier le couteau et la fourchette, porter le verre à vos lèvres, briser doucement le pain... vous endureriez un vrai supplice !

LE GRINCHEUX. — Vous proférez des choses charmantes... Lisez, lisez ! Mais encore ? Que faut-il lire ?

L'HOMME-QUI-LIT. — Vous n'avez que l'embar-

ras du choix. Vous pouvez lire les deux derniers de Masson sur *Napoléon et sa famille*. Si vous aimez la grande histoire expliquée, éclairée par une documentation puissamment attachante, vous goûterez une vraie joie.

LE GRINCHEUX. — Je ne dis pas non. Masson est un des rares hommes qui me vont. Et après ? Dites vite, parce que je suis pressé.

L'HOMME-QUI-LIT. — *Les Fils de Philippe-Egalité pendant la Révolution*, de Lenotre. Entrez-y, vous n'en sortirez qu'à la fin. *Les Lettres d'aristocrates*, de Pierre de Vaissière. Vous avez beau faire l'ours, vous serez ému. Si les jolies femmes ne vous font pas peur, je vous offre la touchante et infortunée *Comtesse de Polastron*, ressuscitée avec infiniment de grâce par M. de Reiset et les séduisantes *Beautés de l'Empire second*, dont Frédéric Loliée nous retrace avec beaucoup de brio les images évanouies. Etes-vous gourmand ?

LE GRINGHEUX. — Non.

L'HOMME-QUI-LIT. — Eh bien, si vous avez le bonheur d'ouvrir *l'Art du bien manger*, de M. Richardin, vous le deviendrez sûrement et cela exercera sur votre humeur l'influence la plus salutaire. Lisez *Une petite-nièce de Lauzun*, de M. de Cognart; lisez le tendre et filial ouvrage de Barrie, *Margaret Ogilwy*, présenté avec une exquisite délicatesse par M. d'Humières à qui nous devons déjà de si savoureuses traductions de Kipling. Lisez...



LE GRINCHEUX. — Assez... je vous en prie.

L'HOMME-QUI-LIT. — ... *Grisailles*, par une grande dame, la princesse de la Tour-et-Taxis. Une merveille d'édition.

LE GRINCHEUX. — J'y consens. Mais c'est la dernière.

L'HOMME-QUI-LIT. — *Hommes et femmes d'hier et d'avant-hier*, de Mézières.

LE GRINCHEUX. — Plus un mot. Vous abusez.

L'HOMME-QUI-LIT. — *Les Forces naturelles*, de Flammarion.

LE GRINCHEUX. — Non. Non. Non. Les miennes sont à bout. Je m'en vais.